

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE FOU PAR AMOUR

SEGUR, ALEXANDRE-JOSEPH-
PIERRE, VICOMTE DE

Drame — 1791

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE FOU PAR AMOUR	5
------------------------	---

LE FOU PAR AMOUR

SCÈNE PREMIÈRE

Lisette, Dumont.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

DUMONT

Qui ? Moi, servir un sou !

LISETTE

Je le veux.

DUMONT

En honneur,
Cela me coûte un peu.

LISETTE

Consulte mieux ton cœur :
J'ai répondu de toi. Dans l'instant, ma maîtresse
Va venir en ces lieux, et de tous tes devoirs
Elle pourra t'instruire.

5

DUMONT

Ah ! C'est avec tristesse
Que je me place ici.

10

LISETTE *(revenant sur ses pas)*

J'oubliais. Tous les soirs,
Tu sais que dans sa chambre on enferme ton maître :
Tu rempliras ce soin ; il est très important.

DUMONT

Vous me quittez déjà ?

LISETTE

Mais on m'attend peut-être.

15

DUMONT

Lisette, de grâce, un instant.
Devant servir Dorval, dites-moi son histoire ;
Je la sais imparfaitement.

LISETTE

J'y consens, non sans peine, et tu pourras m'en croire :
Retracer son malheur est un nouveau tourment.
Dorval se signala dans la guerre dernière ;
Mais ardent, intrépide, et moins chef que soldat,
Un jour, on le laissa mourant dans un combat.
Il eût terminé sa carrière,
Quand un hasard propice, en ce moment fatal,
L'amena dans cet hôpital.
Tu sais qu'il est servi par ces soeurs charitables,

20

25

Qui rendent au malheur des soins si respectables,
Dont la religion est dans sa pureté,
En bornant leur devoir à tant d'humanité. 30
Une d'elles, c'était la soeur Adélaïde,
Ayant pris ses vertus et son âme pour guide,
À vingt ans, dans ce lieu de mort, de piété,
Avait enseveli sa grâce et sa beauté.
Un ensemble enchanteur d'agréments, d'innocence, 35
D'esprit et d'enjouement, que paraît la décence ;
L'âme la plus sensible, un coeur fait pour aimer ;
C'est ainsi que le ciel se plut à la former :
Douce, compatissante, à son devoir fidèle,
Aucune de ses soeurs n'approchait de son zèle ; 40
Oubliant et son sexe et sa faible santé,
Sa force se doublait par son humanité,
Et l'être tourmenté d'une horrible souffrance,
Se sentait soulagé par sa seule présence.

DUMONT

Ah ! Que ce récit est touchant ! 45
Oui, sans avoir connu cet objet attachant,
Un coeur sensible doit comprendre
Qu'on l'adorait sans pouvoir s'en défendre.

LISETTE

Dorval, percé de coups, fut remis à ses soins ;
Sans elle il eût péri : nous en fûmes témoins. 50
Comment exprimerai-je un dévouement si tendre ?
Il semblait que ses jours des siens dussent dépendre.
Quels pénibles instants ! Que de nuits sans repos,
Consacrés à le plaindre, à soulager ses maux !
Le ciel ne rendit pas son espérance vaine ; 55
Il voulut couronner tant de soins, tant de peine,

Et Dorval, né sensible, en conservant le jour,
Vit la reconnaissance allumer son amour.
Longtemps Adélaïde, à ses devoirs fidèle,
Partageant une flamme et si pure et si belle,
Résistant à Dorval, combattant son projet,
Dans le fond de son coeur sut cacher son secret.
Mais tout cède à l'amour, à la persévérance.
Elle voulut enfin couronner sa constance.

60

DUMONT

Lisette, que ce jour pour lui dut être beau !
L'amour vint de l'hymen allumer le flambeau ?

65

LISETTE

Non. Jamais le bonheur est-il long dans la vie ?
Adélaïde, hélas ! des longtemps affaiblie,
Sent d'affreuses douleurs ; on la secourt en vain :
Ce mal terrible augmente ; il finit son destin.
Peins-toi Dorval, son désespoir, sa rage :
De sa raison il perd l'usage,
Et ce dernier malheur est peut-être un bienfait ;
Car, de sa passion, il croit revoir l'objet.
L'imagination, l'effort de sa pensée
Toujours offre à ses yeux cette image tracée ;
Dans les mêmes habits, avec les mêmes traits
Qui doivent de son coeur ne s'effacer jamais.
Il est heureux, et croire voir sans cesse
L'objet qu'il adorait, suffit à sa tendresse ;
Il lui parle, l'appelle encore en son sommeil ;
La même illusion l'attend à son réveil.

70

75

80

DUMONT

On dit qu'il suit partout cette image si chère.

LISETTE

Le lieu qui la retrace est celui qu'il préfère.

DUMONT

Il s'expose, en suivant l'ombre qui le conduit.

85

LISETTE

Rien n'arrête ses pas ; sitôt qu'il la poursuit,
Nous l'observons sans cesse : un laquais qui le quitte,
À ces soins importants ne mettait nulle suite ;
Mais me voilà tranquille, il est entre tes mains.

DUMONT

Pourquoi votre maîtresse a-t-elle à ses destins
Pris autant d'intérêt ?

90

LISETTE

Jeune, veuve, sensible,
Libre de tout lien qui pouvait l'empêcher
De lui rendre des soins, il était impossible
Qu'un aussi grand malheur ne sût pas la toucher.
D'ailleurs, Dorval paraît plus tranquille auprès d'elle :
Pour causer avec lui, chaque jour, il l'appelle.
La conversation n'a jamais qu'un sujet,
Et son Adélaïde en est toujours l'objet.

95

DUMONT

D'où vient donc ce penchant ?

100

LISETTE

Quelquefois il me semble
Qu'à celle qu'il aimait ma maîtresse ressemble :
Me rappelant ses traits, j'y pensais aujourd'hui.
Personne qu'elle ici n'a de crédit sur lui...
Il se peut que Dorval, par cette ressemblance,
Pour ma maîtresse éprouve un invincible attrait :
Sans en chercher la cause, il n'en sent que l'effet.
Peut-elle s'en douter ?

105

DUMONT

Je la vois qui s'avance.

SCÈNE II

La Comtesse, Dumont, Lisette.

LISETTE (à la Comtesse)

Madame, vous voyez l'homme que j'ai promis ;
Il se nomme Dumont, est fidèle, soumis.
À mille qualités, il joint beaucoup d'adresse.

110

(Avec embarras.)

LA COMTESSE

Dumont, l'on vous a dit combien je m'intéresse
À celui près de qui l'on vient de vous placer ;

À lui-même, jamais il ne faut le laisser, 115
Ce serait dangereux. La place est difficile
À bien remplir ; car, il est même utile
Qu'il ne se doute pas qu'on l'observe en tous lieux :
Il y faut de l'adresse et le suivre des yeux.
À son coeur tourmenté la solitude est chère ; 120
La troubler trop souvent, le mettrait en colère,
Et cet état peut nuire à sa santé.
Du reste, il est très doux et rempli de bonté,
Reconnaissant des soins que pour lui l'on veut prendre.
Je crois que... de l'aimer on ne peut se défendre. 125

DUMONT

À mes devoirs plus j'ai pensé,
Plus j'en vis l'importance, et même ai balancé
S'il fallait accepter cet emploi difficile ;
Mais sentant qu'en ces lieux je puis vous être utile,
Et touché du récit que Lisette m'a fait, 130
Je me suis décidé : je serai satisfait
Si mes soins, mes efforts, répondent à mon zèle.

LA COMTESSE

Ah ! Je n'en doute pas. Voyez donc avec elle
Où peut être Dorval... J'attends mon père ici.

DUMONT

Je cours à mon devoir. 135

(Dumont et Lisette sortent.)

LISETTE

Madame, le voici.

SCÈNE III

Mondor, La Comtesse.

(Ils s'asseyent sur le tronc d'arbre.)

MONDOR *(embrassant sa fille)*

Je vous trouve à propos ; ici calmes, tranquilles,
Nous causerons en paix ; tous détours inutiles
Sont indignes d'un père aussi tendre que moi :
Je vais être de bonne foi.

140

Depuis qu'en mon château, par pure bonhomie,
Par pitié, j'ai logé l'infortuné Dorval,
Vous le savez, je n'eus point d'autre envie
Que de tout essayer pour soulager son mal.
Peut-être faudra-t-il un jour que je déteste
Cette complaisance funeste.

145

LA COMTESSE

Ah ciel ! Serait-il vrai ?

MONDOR

Puissai-je me tromper !

LA COMTESSE

Ah ! De grâce ! Parlez, expliquez ce mystère.

MONDOR

Calmez-vous donc. Écoutez-moi, ma chère : 150
En vous voyant d'abord vous occuper
De donner à Dorval mille soins estimables,
Je ne pus les trouver dangereux, condamnables.
Je reconnus votre âme, et je me dis souvent :
C'est un bonheur, et ma fille, à présent, 155
A peu d'intérêt dans sa vie ;
Rien en ces lieux ne la diversifie :
Obligée, sensible, un soin aussi touchant,
En occupant son coeur, satisfait son penchant.

LA COMTESSE (*avec embarras*)

Eh bien ! Mon père ? 160

MONDOR

On s'aveugle sans cesse ;
C'est un malheur de la tendresse :
Ne nous éclairant pas, elle sert de bandeau.
Dans mon coeur tout-à-coup un sentiment nouveau,
À ma sécurité m'arracha non, sans peine. 165
Souvent, le hasard nous amène
Un moyen d'éclairer notre faible raison.
Un jour, je vous vis seule, auprès de la maison,
Et Dorval vous quittait : votre âme était émue ;
Quelques pleurs de vos yeux coulèrent à ma vue : 170
Jugez si mon coeur fut inquiet, attendri ;
Vous étiez seule, et vous aviez rougi.

LA COMTESSE (*attendrie*)

Mon père...

MONDOR

Ah ! Mon enfant, jugez de mes alarmes.
Jamais cette rougeur, votre embarras, vos larmes, 175
Ne sortirent depuis de mon coeur attristé.
Vainement, mille fois, je me suis répété,
Que ce que je craignais n'était qu'une chimère :
Plus j'observe votre âme avec les yeux d'un père,
Et plus d'un sentiment qui me ferait frémir 180
Les symptômes secrets semblent se découvrir.
S'il en est temps, fuyez un danger qui m'accable,
Un danger que je crois peut-être inévitable.
Ciel ! Aimer... qui ? Cet être malheureux,
Que l'amour pour une autre embrase de ses feux ; 185
Qui n'a plus sa raison, et qu'un tendre délire,
Sans doute avec le temps au tombeau doit conduire ?

LA COMTESSE

Que dites-vous ? Vous déchirez mon coeur.

MONDOR

Voulez-vous faire mon malheur,
En bravant, sans prudence, une inutile flamme ? 190

(Avec embarras.)

(L'air confus.)

LA COMTESSE

Écoutez-moi mon père, et lisez dans mon âme.
Je l'avouerai. Dès le premier moment
Que j'aperçus Dorval, un secret sentiment,

De soulager ses maux, sut m'inspirer l'envie.
 Était-il un malheur plus rare, plus touchant ? 195
 Cherchant à l'adoucir, je suivais mon penchant :
 De mes premiers progrès, mon âme fut ravie :
 Pouvais-je calculer et mes soins et mon temps ?
 D'abord il eut quelques instants :
 Bientôt, j'y consacrai ma vie. 200
 Sans rien examiner, sans descendre en mon cœur,
 De Dorval seul consultant le bonheur,
 Il me devint plus cher, plus je lui fus utile.
 Oui, pour moi le bonheur habita cet asile,
 Dès l'instant que Dorval, plus calme, plus à lui, 205
 De mes secours enfin, me parut attendri :
 Quel moment pour mon cœur ! Qu'il m'était nécessaire !
 Ce fut, je crois, le jour dont me parlait mon père.
 Dorval, qui jusques-là ne me connut jamais,
 Se rendit à ma voix, et reconnut mes traits ; 210
 Ses yeux fixaient encor son image fidèle :
 Il la voyait toujours, mais il me parlait d'elle :
 Pour la suivre... Il semblait plus triste, en me quittant ;
 Au moins, pour lui, j'étais un être intéressant ;
 Et sans doute qu'alors vous me vîtes, mon père ? 215

MONDOR

Mais croyez-vous me rassurer, ma chère ?
 Ah ! Jugez quels combats s'élèvent dans mon cœur !
 Je voudrais n'exister que pour votre bonheur,
 Et mon trop de prudence a déchiré votre âme.
 Pourrais-je condamner une naissante flamme, 220
 Qui deviendrait le charme de vos jours ?
 Vous ne le croyez pas. Je chérirai toujours
 Les moyens que je vois d'embellir votre vie.
 Secourons, guérissons Dorval ; c'est mon envie.

Ah ! S'il pouvait un jour faire votre bonheur,
(Fût-ce une illusion) je chéris cette erreur.
Mais si rien ne détruit son délire funeste,
S'il va de sa raison altérer ce qui reste,
Quel avenir pour vous !

225

LA COMTESSE

Pourquoi vous alarmer ?
Mon coeur concevrait-il jamais une chimère ?

230

MONDOR

Ma fille, qui ne sait ce que c'est que d'aimer ?
Combien notre raison, alors si nécessaire,
Loin de nous secourir, nous fuit facilement !

LA COMTESSE

Je ne crains plus d'autre tourment
Que de me voir cause de votre peine.
Pour une crainte, hélas ! chimérique, incertaine,
Abandonner Dorval à son malheureux sort !
Ah ! Que deviendrAit-il ? Par une affreuse mort,
Il perd ce qu'il aimAit, et l'être qui lui reste
PourrAit le fuir !... Jamais... À ce dessein funeste
Avez-vous pu songer !...

235

240

SCÈNE IV

Monsor, La Comtesse, Dumont.

DUMONT (à Mondor)

Monsieur, le médecin

Voudrait...

MONDOR

Qu'il vienne. Il croit voir un moyen
D'empêcher de Dorval la cruelle insomnie.

245

LA COMTESSE

Il lui rend mille soins.

MONDOR

J'espère en son génie.
Où votre maître est-il ?

DUMONT

Tourmenté par son mal,
Il est sur le bord du canal,
Les yeux fixés sur l'eau, croyant y voir l'image...

250

LA COMTESSE

Ô ciel ! L'y laisser seul !

(Il sort.)

DUMONT

Non, non : sur le rivage,
Lisette est avec lui ; j'y retourne à l'instant.

255

SCÈNE V

Mondor, La Comtesse.

MONDOR

Ma fille, nous n'avons pu causer qu'un moment.
Nous voir interrompus, m'a paru bien pénible ;
Mais nous continuerons, et le plutôt possible.

LA COMTESSE

Ah ! Que mon coeur voudrait croire avoir mérité
De retrouver en vous cette tendre bonté !

260

SCÈNE VI

Le Médecin, Mondor, La Comtesse.

LA COMTESSE

Comment le trouvez-vous, aujourd'hui ?

LE MÉDECIN

Plus tranquille.
Plus que jamais, je crois utile
De ne pas le contrarier :
En voulant jusqu'ici chercher à le distraire,
Nous n'avons fait que lui déplaire.
À présent, il faut essayer
De le livrer à son idée.
D'abord, son âme entière en sera possédée :
N'y trouvant plus d'obstacle, on ne peut en douter,
Il sentira bientôt sa solitude ;

265

270

Il a besoin de vous, j'ose le répéter :
Il faut qu'il vous demande.

LA COMTESSE

Avec exactitude,
Je veux suivre ce plan.

275

MONDOR *(regardant du côté où doit paraître Dorval)*

Il vient ; éloignons-nous.

(Le médecin et Mondor sortent par le côté opposé à celui où doit venir Dorval.)

LA COMTESSE *(à son père)*

Je vous suis à l'instant, pour causer avec vous.

SCÈNE VII

(Dorval paraît.)

(Dumont paraît dans le fond du théâtre.)

LA COMTESSE *(seule)*

Quel jour mon père a fait luire au fond de mon âme !
De ma tendre pitié, pourrait naître une flamme !...
J'ose à peine y penser. Cher Dorval ! Ton malheur
Ne suffisait-il pas pour déchirer mon coeur ?
Ah ! Fallait-il encore... Le voici... Son délire
L'empêche de me voir... Allons... il faut souscrire
À ce qu'on a voulu. L'éviter aujourd'hui !...
Mais, ciel ! Je le crois seul... Dumont est avec lui.

280

285

SCÈNE VIII

Dumont, Dorval.

(Dumont paraît, de temps en temps, sur le théâtre, rentre de même dans la coulisse, et paraît ne pas perdre son maître de vue. Dorval doit être dans une espèce de négligé. Il faut qu'on voie de l'égarement dans ses yeux, et qu'il semble toujours fixer un objet qui change cependant de place, et qui, dans ce moment, suivant son idée, va rentrer dans le couvent.)

(Il s'assied sur le tronc d'arbre.)

(Après un moment de silence.)

(Dumont, dans ce moment, paraît dans le fond du théâtre.)

(À Dumont qui paraît, et qu'il amène vis-à-vis le tronc d'arbre où il était assis.)

(Après un moment de silence.)

(En montrant l'hôpital.)

DORVAL *(seul, parlant à l'image d'Adélaïde)*

Quoi ! Déjà me quitter, ma chère Adélaïde !
Nous n'étions réunis que depuis un moment !
Je vois l'intérêt qui te guide.
Oui, ton âme toujours sent un secret tourment,
Lorsque des malheureux, dont tu sèches les larmes,
Tu t'éloignes un seul instant.
Je voulais te gronder ; toujours tu me désarmes :
Y songer est un crime, et mon coeur s'en repent.
Assieds-toi près de moi ; plus près, je t'en conjure,
Ne fût-ce qu'un instant : que ton amant te jure...

290

295

Eh bien ! Te refuser à mon empressement !
C'est moi... C'est ton ami, ton époux, ton amant.
Mais aujourd'hui, pourquoi me parois-tu plus belle ?
Tout seul, hélas ! Faut-il donc t'admirer !
De ton regard touchant, à plaisir m'enivrer !... 300
Quelqu'un vient dans ces lieux ; il faut que je l'appelle...
Monsieur, Monsieur, si jamais la beauté
Eut quelqu'attrait pour vous, regardez ce que j'aime :
Je la vis, l'adorai : vous en ferez de même.
Vous croyez voir une divinité ? 305
Non, c'est Adélaïde à la terre rendue...
Jusqu'au coeur le plus froid s'attendrit à sa vue :
La mort, l'affreuse mort voulut trancher ses jours ;
Mais l'amour, mais moi seul, par les plus prompts secours,
J'enlevai cette proie à la Parque cruelle... 310
Ah ! Regardez comme elle est belle !
Si je ne l'eusse pas arrachée au cercueil,
Tout l'univers était en deuil.
La nature, toujours, de ses dons trop avare,
Ne produit pas deux fois une femme si rare. 315
Ah ! Si vous connaissiez toutes ses qualités...
Près d'elle sûrement, à présent vous restez ?
Dans tous les coeurs vous la verrez placée.
Savez-vous... qu'on n'a plus qu'une seule pensée ;
Elle est dans chaque bouche, occupe chaque esprit : 320
De son éloge ici tout retentit...
Remarquez son inquiétude ;
Elle veut nous quitter : ah ! Sa tendre habitude
En est seule la cause : en écoutant son coeur,
Elle cherche à rentrer dans ce lieu de douleur. 325

DUMONT

Ah ! Son égarement soulage au moins son âme !...

Quel nouveau sentiment et l'irrite et l'enflamme ?

DORVAL (à Dumont)

Si je l'eusse perdu, quel serait mon malheur !
Vous le figurez-vous ?... L'excès de ma douleur
Au tombeau devait me conduire...
Exister sans la voir !

330

DUMONT (à part, attendri)

Que ce tendre délire
Est touchant !

DORVAL

Qu'avez-vous ?... Vous répandez des pleurs :
De chagrins, comme moi, votre âme est obsédée.
Vous ne m'étonnez point... Il est de tels malheurs,
Qu'on ne peut même pas en supporter l'idée...
Pourquoi donc la pleurer ? Nous ne craignons plus rien.
Je la vois ; oui, voilà l'objet pur et céleste,
Que le ciel me rendit. Ô mon souverain bien !

335

340

*(Dans ce moment, Dorval, qui était à genoux, se relève ; il a l'air de croire que
l'image de sa maîtresse s'éloigne ; il la suit, et passe devant Dumont, sans le
voir.)*

DUMONT

Cette image si chère est tout ce qui lui reste.

(À Dumont.)

(Il entre dans le couvent, croyant suivre son image.)

DORVAL

Tu ne peux t'arrêter plus longtemps... Sois tranquille ;
Je ne te retiens plus... Vas... mon coeur est docile :
Seul, je voudrais toujours et t'entendre et te voir.
Mais je te rends à ton devoir...
Pardon, pardon, Monsieur, si je m'en vais si vite :
Vous voyez... pour la suivre, il faut que je vous quitte.

345

SCÈNE IX

DUMONT *(seul)*

Sa douce illusion l'entraîne et le conduit :
Il s'éloigne, en croyant suivre ce qu'il chérit ;
Rien ne l'arrêterait...

350

SCÈNE X

La Comtesse, Dumont.

(La Comtesse paraît, et entrant sur le théâtre, approche avec précaution, voulant que Dorval ne la voie pas.)

LA COMTESSE *(d'un air inquiet)*

Dumont... et votre maître,
Il n'est plus dans ces lieux ?

DUMONT

Il vient de disparaître.

LA COMTESSE

Quoi, seul ?

DUMONT

Il est entré dans le couvent :
Vous savez qu'on l'y veille.

355

LA COMTESSE

Il est bien prudent
De ne pas le quitter : mon âme n'est tranquille
Que lorsque je le sais avec vous.

DUMONT

Je le suis.

360

LA COMTESSE *(retenant Dumont)*

De sa douceur n'êtes-vous pas surpris ?
Quel être intéressant !... Souvent, il est docile,
Il fait ce que l'on veut... Je l'ai bien évité :
On l'a voulu... Vous l'avez écouté...
Prononçait-il mon nom ?... Son tourment, l'habitude
De me voir, le portait peut-être à me chercher.
Ah ! Répondez avec exactitude.

365

DUMONT

Je n'ai pas remarqué.

(Haut.)

LA COMTESSE *(à part)*

Ciel ! Tâchons de cacher
Tout le mal qu'il me fait. Fermez bien cette porte :
Vous viendrez m'avertir avant qu'il ne ressorte.

370

SCÈNE XI

(Dumont entre dans l'hôpital et referme la porte sur lui.)

(En regardant la porte de l'hôpital.)

LA COMTESSE *(seule, après un moment de silence)*

Il faut me l'avouer : ah ! Ce n'est plus pour lui
Que je cherche à le voir ; il me semble aujourd'hui,
Que les momenTs ont une année...
Quoi ! Parce qu'il s'éloigne... Ah ! quelle destinée !
Si ton ombre plaintive, en ce lieu vient errer,
Adélaïde, hélas ! que peux-tu désirer ?
Il t'aimait, tu périss ; sa raison l'abandonne :
Adorant ton image, il ne connaît personne ;
Sa bouche, de ton nom, vient remplir les forêts ;
Ses yeux ne peuvent plus se peindre que tes traits.
Si ta mort fut affreuse, il se peut qu'on l'envie :
Ces tendres souvenirs valent cent fois la vie.

375

380

SCÈNE XII

La Comtesse, Le Médecin.

LE MÉDECIN

Dorval me suit, Madame ; il est dans des transports
Que je n'ai pu calmer, malgré tous mes efforts :
Il vous nommait, dans son délire ;
Vous seule apporterez du calme à son esprit.

385

LA COMTESSE *(vivement)*

Ne vous trompez-vous pas ? Vous croyez qu'il désire
De me voir ?

LE MÉDECIN

J'en suis sûr. Deux fois, Dorval a dit :
« Amour ! Quel doux moment ! Ah ! Ma chère comtesse !
Que ne partagez-vous mes transports, mon ivresse ! »

390

(À part.)

LA COMTESSE

Allons, puisqu'il le faut, ici je vais rester.
Pour soulager ses maux, rien ne doit me coûter.

LE MÉDECIN

Tant qu'il ne fait que voir cette image adorée,
D'un charme doux et pur son âme est enivrée,
Et ce bonheur secret absorbe son esprit ;
Sans éclats, sans transports, tout seul il en jouit ;
Mais s'il croit, un instant, entendre ce qu'il aime

395

Répondre à son amour, soudain, hors de lui-même,
Il a besoin de vous, pour épancher son coeur :
En vous le confiant, il sent mieux son bonheur.
Livrez-vous moins à la tristesse ;
À vos tendres bontés joignez un peu d'adresse,
Calculez jusqu'aux soins qu'à Dorval vous offrez,
Temps, douceur, patience, et vous le guérirez.

400

405

LA COMTESSE

Cet être malheureux est d'autant plus à plaindre,
Qu'égaré par sa passion,
En voulant le guérir, nous avons même à craindre
Que son bonheur ne tienne à son illusion.

410

LE MÉDECIN

Non, non, ne craignez rien.

LA COMTESSE

Vivons donc d'espérance.

LE MÉDECIN

Je vous laisse avec lui ; je le vois qui s'avance.

SCÈNE XIII

Dorval, La Comtesse.

*(Dumont ressort aussi de l'hôpital, et voyant que Dorval est avec la Comtesse,
il les laisse ensemble.)*

LA COMTESSE

Il me cherche, dit-il... Ah ! Ce n'est pas pour moi :
Il faut le secourir ; je m'en suis fait la loi.

415

*(Il aperçoit l'image d'Adélaïde, et prend la main de la Comtesse, croyant être
entre elle et Adélaïde.)*

DORVAL *(paraissant avec toute l'apparence du délire, parle à l'image d'Adélaïde, sans voir
la Comtesse)*

Quand je vole à tes pieds, objet que je révère,
Je crois être suivi de la nature entière ;
Et si je vois quelqu'un prendre un autre chemin,
Je suis prêt à lui dire (en plaignant son destin)
Où peux-tu donc aller ? Arrête, sois fidèle ;
Sais-tu que ce sentier te conduira loin d'elle ?
Tu te trompes ; crois-moi, oui, reviens sur tes pas :
Que vas-tu devenir ? Tu ne la verras pas...
Eh bien !... Où donc est-elle ?... Elle échappe à ma vue :
Elle venait ici... Qu'est-elle devenue ?...
Je la suivais... Cherchons... Ah ! Nous voilà tous trois ;
Que j'étais malheureux !... Au moins, pour cette fois,
Je ne vous quitte plus... Puis-je exister loin d'elle ?
Ma vie est un tourment...

420

425

LA COMTESSE

Si tendre, si fidèle,
En la voyant, rien ne manque à vos vœux.

430

DORVAL

Que je suis loin encor de me trouver heureux !
Ici, je sens toujours une douleur secrète...

J'en demande la cause à mon âme inquiète...
Connaissez mon supplice et mon affreux tourment. 435
Vous voyez ce que j'aime... Eh bien ! Dans le moment
Où je veux m'enivrer des feux qu'elle partage,
Mes mains semblent, hélas ! N'embrasser qu'un nuage.
La cruelle m'évite. Enfin, depuis deux ans,
Elle s'est refusée à mes empressements. 440
Qu'ai-je fait ?... Vous savez à quel point je l'adore ;
Fut-il amant plus tendre... Eh bien !... Je puis encore
Être heureux, malgré ses rigueurs ;
Lorsque l'on peut la voir, est-il quelques malheurs ?

LA COMTESSE

Près de l'objet aimé, notre douleur s'efface. 445

DORVAL (*à la Comtesse, voulant lui faire voir l'image d'Adélaïde*)

Qui ne la vit jamais, ne connaît pas la grâce ;
Tout artiste qui fut à l'immortalité,
L'eût prise pour modèle, en traçant la beauté.
Quoi ! L'amour, qui, par elle, a de si sûres armes,
Permettra-t-il au temps de détruire ses charmes ? 450
Ne laissera-t-il pas à la postérité
Ce chef-d'oeuvre enchanteur de la divinité ?

LA COMTESSE

Son portrait... l'avez-vous ?

DORVAL

Qui l'eût fait, cet ouvrage ?
Qui pouvait imiter ce céleste visage ? 455
Le charme de ses traits est surtout dans son coeur ;

J'ai dû plus aisément renoncer au bonheur
De posséder une image si chère :
Je sens que, dans l'absence, un portrait peut nous plaire ;
Mais vous voyez... je ne la quitte pas.

460

LA COMTESSE

J'eus donc tort ?

DORVAL

Pourquoi donc ?

LA COMTESSE

Quel est mon embarras ?

DORVAL

Parlez ; ah ! parlez...

LA COMTESSE

Empressée
De soulager vos maux, il vint dans ma pensée
D'essayer, en secret, de dessiner les traits
Que vous me dépeignez...

465

DORVAL

Comment...

LA COMTESSE *(vivement)*

Que je voyais.
De ma tendre amitié pour vous offrir un gage,

470

D'Adélaïde, hier, ma main traça l'image...
Bien... imparfaitement...

DORVAL

Quel bonheur ! Ah ! Grands Dieux !
De ce travail charmant enchantez donc mes yeux.

475

LA COMTESSE

Adélaïde est là... Vous le disiez vous-même ;
Que peut faire un portrait, près de l'objet qu'on aime ?

DORVAL

Songez qu'il est de vous... Seule, dans l'univers,
Vous avez pu la peindre. Hélas ! Si je la perds,
Ne fût-ce qu'un moment... Ah ! Jugez quel service...
Courons, volons, voyons, abrégez mon supplice.

480

(Dumont sort.)

LA COMTESSE *(à Dumont, qui paraît dans le fond du théâtre)*

Dumont, apportez-moi mes cartons, mes dessins.

(Dumont revient, apporte le carton de dessins de la Comtesse, et sort. La comtesse s'assied sur le tronc d'arbre. Dorval se précipite à côté d'elle, et lui laisse à peine le temps d'ouvrir le carton, et voulant l'ouvrir lui-même.)

DORVAL *(parlant à son image)*

Quelles délices !... Ciel !... De tes attraits divins,
L'univers pourra donc se former une idée ;
Ton image céleste, à leurs vœux accordée,
Ira porter partout l'ivresse et le bonheur :

485

J'en remplirai le monde ; ah ! Qu'il tarde à mon coeur !...
Ah ! Que de temps perdu !

LA COMTESSE *(lui montrant un dessin, qui est le portrait d'Adélaïde)*

Ne jugez que mon zèle,
Vous voyez que je suis bien loin de mon modèle.

490

DORVAL *(comparant le dessin à son image)*

N'importe, l'on retrouve encore en ce portrait,
Un charme doux, piquant, une grâce, un attrait,
Que le meilleur pinceau ne peut jamais atteindre
Qu'en voulant imiter sa beauté.

LA COMTESSE

J'ai pu craindre
Que cette faible ébauche, en profanant ses traits,
Ne déplût à vos yeux.

495

DORVAL *(pressant les mains de la Comtesse)*

De vous... Jamais, jamais...
Mais, écoutez... ô ma charmante amie !
Ô vous ! Qui devenez nécessaire à ma vie.

500

LA COMTESSE *(vivement)*

Serait-il vrai ?

(En montrant son image.)

DORVAL *(suivant son idée, sans lui répondre)*

Corrigeons ce dessin :

Ah ! Par mes yeux, voyez ce que j'adore ;
Oui, laissons nos regards s'en pénétrer encore...
Mon coeur conduira votre main.

505

LA COMTESSE (*prenant le dessin, établit le carton sur ses genoux. À genoux, et, le crayon à la main, elle se prépare à dessiner d'après les avis de Dorval qui se place de manière à voir le dessin et son image*)

Par ce moyen, je suis plus sûre
De pouvoir approcher au moins de la nature.

(Dorval reste en contemplation devant son image ; la Comtesse le tire de sa rêverie.)

DORVAL

Sous le pinceau, souvent un défaut disparaît.
N'omettons rien, je la veux comme elle est :
Peu m'importe, en effet, qu'il lui manque une grâce ;
Et je serai jaloux si votre art la remplace.
Donnez plus de douceur encore à son regard ;
Ses yeux sont trop ouverts... Et cet heureux hasard,
Qui plaça sous sa bouche une tache légère,
Vous pouvez l'oublier... Cruelle !... Elle sait plaire,
Même par ses défauts... Elle est brune, et pourtant,
Remarquez bien ses yeux ; ils sont d'un bleu charmant ;
Oui, presque comme vous... En effet, plus j'y pense,
Je trouve entre vous deux, beaucoup de ressemblance ;
Vous seule approchez d'elle...

510

515

520

(Avec embarras.)

LA COMTESSE

Ah ! Voyez : est-ce mieux ?

Que ne puis-je imiter ce qui charme vos yeux...

DORVAL *(à l'image)*

Tourne les yeux sur nous, de grâce !... Je t'en prie !
Loin de moi... Si longtemps, quoi ! Ton cœur les oublie.

LA COMTESSE *(à part)*

Comme elle était aimée !...

525

*(Après avoir fixé ses regards sur le portrait, il se lève précipitamment, avec
l'apparence du délire.)*

DORVAL

Avec tant de beauté...
Dans son ajustement, plus de simplicité ;
Lorsqu'il a quelque éclat, c'est elle qui le donne ;
L'enchantement qui règne en sa personne,
Se communique à tout ce qui peut l'approcher ;
Sa grâce est son secret ; cessons de le chercher.
Ciel ! Quel nuage épais vient obscurcir ma vue !
Où suis-je ?... Où la trouver ?

530

(Il regarde du côté de la forêt.)

LA COMTESSE

Que mon âme est émue !

(Il a l'air d'écouter.)

DORVAL

N'entends-je pas sa voix ?... Adélaïde !...

535

LA COMTESSE

Hélas !...

(Il s'enfonce avec précipitation dans la forêt. Dumont paraît du côté opposé du théâtre, et le suit dans le bois, sans être vu.)

DORVAL

Oui, c'est elle, écoutez... Je vole sur ses pas.
Arrête... Écoute-moi, quoi ! Tu me fuis, cruelle !

(La comtesse revient tristement se rasseoir sur le tronc d'arbre.)

(Elle jette les yeux sur le portrait d'Adélaïde, et l'éloigne.)

(Elle s'abandonne au plus grand désespoir ; elle s'assied ; sa tête tombe sur ses genoux.)

LA COMTESSE *(se levant pour le suivre)*

Dorval !... Dorval !... En vain, je le rappelle !
Par d'assez rudes coups, éprouve-t-il mon coeur ?
Dieux cruels !... Cette image ajoute à ma douleur.
Je ne puis plus cacher le tourment qui m'accable.
Un désespoir affreux... Quoi ! Mon coeur est coupable !
Oui ! Je le suis ; oui, j'aime à me le répéter.
Cher Dorval !... Non, sans lui, je ne puis exister.
Pour toi, ce sentiment ne peut avoir de charmes ;
Vois du moins ma douleur, mes regrets... Vois mes larmes !
Elles ne finiront qu'à mon dernier soupir ;
Leur source est dans mon coeur, rien ne peut les tarir.

540

545

SCÈNE XIV

La Comtesse, Le Médecin, Mondor.

(Le médecin et Mondor entrent par le côté opposé où est sorti Dorval.)

(Ils avancent, et il aperçoit la Comtesse.)

LE MÉDECIN *(à Mondor, dans le fond du théâtre, sans voir la Comtesse)*

Allons, approchons-nous, tâchons de le distraire : 550
Madame votre fille aisément sait lui plaire,
En se prêtant sans cesse à son illusion ;
Mais trop flatter sa passion
Peut être dangereux... Il n'est plus avec elle...

MONDOR *(prenant la main de sa fille)*

Ma fille... En quel état... Ciel !... 555

(Voyant son père, en se levant.)

(Elle voit que son père va regarder le portrait qu'elle vient de faire ; elle le prend principalement pour le cacher.)

LA COMTESSE *(sans lever les yeux)*

Quelle voix m'appelle ?
Oh ! Mon père... pardon... j'étais, je dessinais...
Non. J'allais dessiner.

MONDOR

Mon enfant, je voudrais 560
Deviner le sujet... Vous cachez votre ouvrage
À moi...

LA COMTESSE

C'est une ébauche...

MONDOR

Ah ! Toujours votre usage
Fut de me consulter. Vos talents sont à moi.

LA COMTESSE

Mon père !... Eh bien, je vais être de bonne foi.

565

MONDOR

Oui ; mais votre douleur... d'où vient-elle, ma chère ?

LA COMTESSE

Nous parlions du dessin... Écoutez-moi, mon père.
Pour Dorval, vous savez tout ce que peut mon coeur.
J'ai cru que je ferais peut-être son bonheur,
En recherchant les traits de celle qu'il regrette.

570

LE MÉDECIN

Le ciel vous inspira... Cette idée est parfaite.

MONDOR

Eh bien !...

(Elle lui montre son dessin.)

LA COMTESSE

Eh bien, mon père, en voyant par ses yeux,
J'ai tracé ce portrait...

(En examinant, tour à tour, le visage de sa fille et le portrait.)

MONDOR *(prenant vivement le dessin, que le médecin regarde aussi)*

Que je suis curieux !
Ne me trompai-je pas ? En croirai-je ma vue ?
Ce sont-là tous vos traits.

575

LA COMTESSE *(regardant le dessin)*

Que mon âme est émue !

MONDOR *(au médecin)*

Jugez...

LE MÉDECIN

Mais en effet, c'est un portrait parlant.
Il ne peut, d'après vous, être plus ressemblant.

580

LA COMTESSE *(regardant le portrait)*

Quel prodige, mon père ! Et pourrai-je le croire ?

(Dans ce moment, le médecin a l'air de ne plus écouter la conversation, et paraît pensif.)

MONDOR

Plus j'y songe à présent, je crois que ma mémoire

Me dit que j'entendis Dorval, plus d'une fois,
Parler de cette ressemblance.

585

LA COMTESSE (*à part*)

Ô ciel ! S'il était vrai !... Quelle vaine espérance !

LE MÉDECIN (*avec enthousiasme*)

Oui, suivons ce projet... Une secrète voix
Me dit qu'il guérira cette âme si sensible.

LA COMTESSE

Hélas ! Qu'entends-je ? Est-il possible ?

LE MÉDECIN (*se place avec vivacité entre la Comtesse et Mondor, et les rapproche de lui*)

Quelle douce espérance !... Écoutez, écoutez.
Ce portrait... Ce rapport... Déjà vous concevez...
Que vous manque-t-il donc pour être Adélaïde
A ses yeux ?... Ah ! peut-être... Un rien !

590

LA COMTESSE

Soyez mon guide.

(Il veut l'entraîner dans le couvent.)

LE MÉDECIN (*à voix basse*)

Paraissez sous le voile et l'habit d'une soeur :
Par ce prestige heureux, venez frapper son coeur.
Ce couvent... et vos traits... l'heure, tout favorise
Un dessein que le ciel semble nous inspirer.

595

Ne perdons point de temps...

LA COMTESSE

Laissez-moi respirer

600

LE MÉDECIN *(à Mondor)*

Suspendre, balancer !... Monsieur...

MONDOR

Que j'autorise...

LE MÉDECIN

Oui monsieur, il le faut ; oui, c'est même un devoir.

MONDOR

Quoi !.. Ce qu'elle se doit... Son sexe... Il faut prévoir..

LE MÉDECIN

Tout est prévu, Monsieur ; lorsque l'on sauve un homme,

605

L'humanité vous presse : en son nom, je vous somme

De secourir cet être malheureux.

À ce moyen puissant, que le moment m'inspire,

Osez vous refuser... Osez donc me le dire,

Et vous en répondrez.

610

LA COMTESSE

Ah ! Dieux !

(Montrant la Comtesse.)

LE MÉDECIN *(à Mondor)*

Que craignez-vous ? La calomnie ?
Un coeur tel que le sien peut en braver les traits...
Madame votre fille y répond par sa vie :
On peut bien l'offenser ; mais la ternir, jamais.

615

MONDOR

Je me sens entraîné...

(Mondor embrasse sa fille, qui s'est jetée dans ses bras.)

LE MÉDECIN

Si cette ressemblance,
Si de ces traits touchants la divine puissance
Pouvaient rendre à Dorval l'objet qu'il a perdu,
Ne devrait-elle pas lui consacrer sa vie ?
Pourriez-vous empêcher qu'un saint noeud ne les lie ?
Ah ! vous mêlez vos pleurs...

620

MONDOR *(entraînant sa fille vers la porte du couvent)*

Venez, je suis rendu.

(Dumont paraît.)

LA COMTESSE *(entrant dans le couvent, avec son père)*

Au destin qui m'attend... c'en est fait, je me livre.

LE MÉDECIN *(à Mondor et à sa fille)*

Ah ! J'aperçois Dumont... Je vais bientôt vous suivre.

625

SCÈNE XV

Le Médecin, Dumont.

LE MÉDECIN

Dumont, un seul instant... pouvez-vous m'écouter ?
Votre maître...

DUMONT

En ce lieu, je puis bien m'arrêter ;
Car je le vois d'ici, poursuivant son image
Dans le bosquet voisin... et je l'observerai...

630

LE MÉDECIN

Depuis longtemps, c'est assez son usage,
De venir dans ces lieux, le soir.

DUMONT

Je vous dirai
Qu'à juger par le calme où semble être son âme,
Sûrement son attrait va le conduire ici.

635

LE MÉDECIN *(vivement)*

Ah ! Partagez l'espoir qui m'enflamme !
Peut-être nous allons le guérir. Mon ami,
Vous saurez nos projets.

DUMONT

Se peut-il ?

LE MÉDECIN

Le temps presse.

640

Quand Dorval reviendra, jetez les yeux sans cesse

Sur la porte de ce couvent ;

La comtesse doit y paraître

Sous un heureux déguisement.

Lors, par un cri, soudain obligez votre maître

645

De fixer ses regards...

DUMONT

Oui, oui, je vous entends.

(Il fait quelques pas, et revient.)

LE MÉDECIN

Il faut qu'Adélaïde à ses yeux se retrace.

S'il voulait s'éloigner, retenez-le, de grâce ;

Essayez-le du moins... Songez, dans ces instants,

650

Que plus vous feindrez...

DUMONT

Quoi...

(On entend la voix de Dorval, dans le bois, qui parle à son image. Le médecin, qui allait entrer dans le couvent, s'arrête pour l'écouter.)

LE MÉDECIN

D'être frappé vous-même,

Plus son illusion lui peindra ce qu'il aime.

DORVAL *(sans être vu)*

Que peux-tu redouter de ma brûlante ardeur ?
Tes regards n'ont-ils pas purifié mon coeur ?...
Fuir, parce que ce voile, un instant, se soulève...
Ta pudeur le remplace, et rien ne te l'enlève.

655

DUMONT

Il approche. Écoutez.

LE MÉDECIN

Je cours tout préparer.

660

DUMONT

Quel moment ! Je le crains, et vais le désirer.

SCÈNE XVI

Dumont, Dorval.

*(Dumont est dans le fond du théâtre. Il dit ces premiers vers dans la coulisse.
Un extérieur plus calme ; il adresse la parole à l'image d'Adélaïde.)*

DORVAL

Viens voir finir le jour... Par sa tendre lumière,
La lune va le remplacer :
Aimes-tu sa clarté ? Mon âme la préfère
À l'éclat du soleil...

665

DUMONT

Si j'osais avancer...
Je crains qu'il ne s'éloigne...

(Après un moment de silence.)

(Il reste en contemplation.)

(Lisette entrouvre la porte du couvent. Dumont la voit, court à elle.)

DORVAL

Ah ! reste, reste encore !
Adelaïde... Ici, voyons lever l'aurore.
Habitants de ces bois, témoins de mon bonheur, 670
Ô vous, qu'un doux sommeil empêche de m'entendre !
Auriez-vous cru que rien augmentât mon ardeur ?...
Ah ! demain... Cependant vous me verrez plus tendre...
Arrête... Vois notre ombre... Il faudrait la fixer...
Nos bras... vois-les s'ouvrir... pour mieux s'entrelacer... 675

SCÈNE XVII

Lisette, Dumont, Dorval.

DUMONT

Eh bien ! Dans quel moment...

LISETTE

Dumont, que fait ton maître ?

DUMONT (*montrant son maître*)

Tu le vois absorbé dans ses réflexions.
Un peu de calme suit tant d'agitations.

LISETTE

Écoute : ma maîtresse à ses yeux doit paraître,
Dès que de ce couvent la porte s'ouvrira,
Et ce signal t'avertira :
Je viens t'en prévenir. Adieu, le temps s'avance.

680

DUMONT

Puisse le ciel remplir notre espérance !

SCÈNE XVIII

Dorval, Dumont.

DORVAL (*à son image*)

Ah ! Je suis aujourd'hui moins content de tes yeux ;
Ils paraissent distraits, semblent ne pas m'entendre.
Ah ! Dis encore : je t'aime... Hier, tu disais mieux ;
Imite-moi, tâche d'être aussi tendre.

685

Tu souris... Que dis-tu ?... Non, c'est de bonne foi.
Je te trouve bien loin d'aimer autant que moi.
Tu t'éloignes toujours... Qui t'alarme ? À cette heure,
Tout dort dans cette heureuse et tranquille demeure.

690

DUMONT (*à part*)

Que les moments sont longs !...

(Il regarde autour de lui, et aperçoit Dumont.)

(Dumont s'éloigne ; il le retient.)

(Dumont a l'air de s'éloigner ; mais, dès que Dorval ne le voit plus, il se rapproche du couvent.)

DORVAL

Crains-tu quelque regard ?
Quelqu'un pourrait-il, par hasard... 695
Éloignez-vous, Monsieur, je vous supplie.
Vous ne connaissez pas toute sa modestie.
Venez-vous enlever ces instants à mon coeur ?
Ah ! Croyez-moi, fuyez... respectez mon bonheur...
N'allez pas soupçonner sa vertu, sa décence... 700
Ces moments sont bien doux, mais remplis d'innocence.
Non, ne le retiens pas ; seul je veux t'adorer.
Et ta voix et tes traits... jusques à ta pensée...
Tout, tout est à moi ; seul, je veux m'en pénétrer.
Des regards curieux mon âme est offensée. 705
T'idolâtrer est le sort de mon coeur,
Sa gloire, son instinct, sa vie et son bonheur.
Vois l'entier abandon de toutes mes pensées :
En foule, dans mon coeur, par ma flamme pressées,
Elles volent vers toi, toi seul est leur objet : 710
Pour vivre de tes jours, le destin m'avait fait...
Grands dieux ! Je vois couler tes larmes...
Ange du ciel, qui réunis les charmes
D'une mortelle à ceux de la divinité,
Tu fais honneur à la nature : 715
Même en aimant, tu restas pure ;
Des dons que tu reçus, le moindre est la beauté.
Oui, mon respect égale ma tendresse.

Même emporté par la plus douce ivresse,
Dans l'instant que je cherche à voler dans tes bras, 720
La vénération vient arrêter mes pas.
Par toi, l'amour donna de la vie à mon âme.
Objet rare et divin, délices de mes jours !...
Quel regard !... On ne peut le contempler toujours ;
Il pénètre, il consume : à sa céleste flamme, 725
Le feu du ciel peut seul se comparer.
Mon coeur se meurt à te trop admirer ;
Il exhale vers toi trop de son existence.

DUMONT *(à part)*

Son délire s'accroît. Dieux ! Quelle est sa souffrance !

(Il regarde le couvent avec enthousiasme.)

(Il s'approche du couvent, ayant l'air d'y entraîner son image. La porte s'ouvre ; la Comtesse paraît sous l'habit d'Adélaïde. En voyant la comtesse, en voyant son image.)

DORVAL *(après un moment de silence)*

Je ne sais : en mon coeur, un noir pressentiment, 730
Que je repousse en vain, m'alarme en ce moment.
Je suis si malheureux... Mais ton âme est émue...
Pourquoi sur ce couvent toujours fixer la vue ?
Je me plais à le voir ; je me plais à penser
Que dans ce lieu si cher, nous vîmes commencer 735
Ces premiers sentiments, délices de nos âmes,
Que le temps ne changea qu'en de brûlantes flammes.
Mais toi, je sais pourquoi tu le chéris...
Eh bien ! J'en suis jaloux. Paix... oui... tu m'as promis
De me donner ta main... Tes moments, mon amie, 740
N'appartiennent qu'à moi... Quitte, je t'en supplie,

Cet état, cet habit... Si, si... C'est décidé.
Quoi ! Tu peux balancer ! Ah !... Tout m'est accordé.
Toi, qui reçus du ciel une âme vive et tendre ;
Toi, qui seule pouvais m'attacher, me comprendre, 745
Donne, donne ta main... Pose-là sur mon coeur ;
Il brûle, il se consume... Ah ! Sens-tu son ardeur ?
Tout l'âme, l'irrite... et rien ne peut l'éteindre.
Oui, tu dois la sentir... et ce feu doit l'atteindre.
Ô délire soudain !... Je ne me connais plus... 750
Et ma raison s'égare en désirs superflus.
Quels sentiments confus dans mon âme oppressée !
Un jour nouveau m'éclaire... Ô sublime pensée !
Ah !... Si de notre amour ce fut-là le berceau,
Jurons que de tous deux il sera le tombeau. 755
Viens, gravons sur l'airain, sous cette voûte sainte :
Ou a mêlé leur cendre en cette même enceinte.
Adélaïde !... Ah ciel !... Voyez-vous... Ah ! Grands dieux !
Est-ce toi... Est-ce toi ?

LA COMTESSE

Cher Dorval ! 760

*(Il tombe dans les bras de Dumont, la Comtesse dans les bras de son père et de
Lisette, qui sortait du couvent avec le médecin, à ces derniers vers.)*

DORVAL

J'en vois deux...

DUMONT

Il expire. Accourez.

LE MÉDECIN

Il n'est plus d'espérance.

Sa douleur nous l'enlève, et finit sa souffrance.